

LA NUIT DE SACHA

Dans le Novgorod, à une centaine de werstes de Barawitchi, on rencontre, à gauche de la grande route, un petit village, composé de quelques masures; en sortant de ce village on s'engage dans une longue avenue, bordée de bouleaux; elle conduit à une large construction carrée, affectant la forme de château, car elle est flanquée à sa gauche d'une grande tourelle, sur le devant se trouve une immense vérandah, sur laquelle donnent la porte d'entrée et les huit fenêtres de façade.

La vérandah rappelle le style italien, la tourelle est moyen âge et la maison en bois rappelle la fabrique; trois styles qui hurlent d'horreur de se voir accouplés.

Ce soir-là, on était en hiver; le propriétaire de cette construction, le comte B..., seigneur riche de cinq mille âmes, en servage; car pour lui il n'était point très-sûr qu'il en possédât une en son corps, le comte B... devait avoir nombreuse compagnie, cela se voyait dès l'antichambre qui était encombrée de domestiques étrangers à la maison; roulés dans leur pelisse, ils dormaient pêle-mêle, couchés par terre; un domestique du comte, assis dans un coin, surveillait de l'œil cette valetaille.

Un corridor, à gauche de l'antichambre, conduisait à

la cuisine du... disons château; elle est vaste, un grand fourneau, allumé nuit et jour, y entretient une chaleur de vingt-cinq degrés Réaumur; ce soir-là six jeunes filles, pieds et jambes nus et vêtues de robes d'indienne de couleurs claires et criardes, s'y agitent, s'y démènent, s'y heurtent, pour obéir aux ordres d'une femme d'un certain âge, la cuisinière en chef.

Parfois l'une d'elles reçoit mission d'aller chercher quelque chose au dehors, elle jette une vieille pelisse sur ses épaules, un lambeau de châle sur sa tête et quitte cette température élevée pour braver trente degrés de froid; elle revient bientôt, les vêtements couverts de neige, la figure marbrée par le froid, les crevasses de ses pieds se sont rouvertes et saignent.

Trois moujiks assis dans un coin boivent de l'eau-de-vie, ils sont gris, et ils tiennent à ces jeunes filles des propos à faire rougir un dragon; mais ces fillettes ne rougissent pas, elles sont faites à ce langage et elles y répondent sur le même ton.

Un valet de chambre vient de temps en temps chercher les plats préparés; on soupe chez le comte B...; il a pour convives dix jeunes gens, ses amis de débauche.

Tous ces hommes sont assis autour d'une grande table carrée, surchargée de dindes truffées, de gelinottes, de sterles, de pièces de viande froide, et de gâteaux de viande.

Sur les desservoirs gisent quarante douzaines d'huîtres, éventrées et mangées, et un nombre incalculable de bouteilles vides : Château-Larose, Chambertin et Champagne; aussi tous ces grands seigneurs sont-ils plus qu'émus; l'ivresse commence à s'emparer d'eux.

Le comte B... peut avoir une quarantaine d'années, mais il en paraît davantage; les vices assouvis ont marqué

son visage de leurs stigmates ineffaçables. Ses convives sont plus jeunes que lui : ils portent l'uniforme des chevaliers-gardes ou des gardes à cheval ; l'un d'eux, un tout jeune homme, porte l'uniforme des pages d'honneur. Il s'appelle Serge de K...

— J'espérais, dit-il au maître de maison, trouver la comtesse chez vous ?

— Ma femme a ceci de commun avec toutes nos grandes dames, elle adore la Russie à condition d'en être à deux mille lieues.

— Et son amour pour toi est-il de même nature ? riposte le prince de Doubloff (1).

— Cher, l'amour de la comtesse ressemble à celui que nourrit, en son cœur, pour toi la princesse.

— Alors ! je te plains.

— Ne te donne pas cette peine ; j'ai sa procuration, je ne lui fais passer que le quart de ses rentes.

— Le reste est une compensation ?

— Tu l'as dit, mon cher prince.

— Oh ! s'écrie Maximof de D..., jamais je n'ai si bien soupé que ce soir, et vous faites, mon cher comte, royalement les honneurs de chez vous ; Dorrott et le café Anglais sont enfoncés ; je bois mon dixième verre de champagne à l'éternelle jeunesse de notre amphitryon !

Et le jeune homme se leva ; tous l'imitèrent pour faire raison à ce toast.

— Messieurs ! dit B... en se rasseyant, les soupers du café Anglais, comme ceux de Dorrott, nous offraient un charme qui manque, hélas ! à celui-ci, la présence de jeunes et jolies femmes ; buvons aux aimables soupeuses parisiennes !

(1) Nom de convention, car je ne veux pas pousser l'indiscrétion jusqu'à mettre les noms véritables.

Tous se levèrent encore, et vidèrent une coupe de champagne en souvenir de ces folles filles d'Ève.

— Soyons patriotes, et buvons aux soupeuses de Saint-Pétersbourg! s'écria Maximof de D...

On vida un troisième verre de champagne.

— La vie de province est d'un ennui mortel! Messieurs, plaignez-moi d'y être condamné pour six mois encore; six mois que je devrai passer en ermite! dit le comte B...

— Messieurs! ne le plaignez pas; il nous trompe; il a un sérail! s'écria le prince de Doubloff.

— Un sérail! l'égoïste!

Cette exclamation fut répétée en chœur par tous les soupeurs.

— Quelle plaisanterie! je n'ai pas une seule femme ici, et je vis dans une solitude désolante.

— Allons donc! j'ai aperçu en entrant chez toi une jeune fille belle comme défunte Ève.

— Ah! je devine de qui tu veux parler; elle est ravissante en effet; c'est Sacha, la fille de mon intendant Piétrus.

— Eh bien!

— Eh bien, quoi?

— Cela fait toujours une, dit le prince en riant.

— Non, cela ne fait pas même la moitié d'une, car Sacha est sage et bégueule.

— Son père n'est-il pas ton esclave?

Le comte B... était complètement gris, et ses convives de même. Il se leva en trébuchant.

— Vous m'y faites songer; j'ai été un imbécile de ne point toucher encore sur la belle Sacha mes droits de seigneur.

Il se dirigeait vers la porte, mais ses jambes vacillaient, et il se jeta sur un divan.

— Je vais la faire venir; ça sera plus drôle.

— Cher, s'écria d'une voix empâtée le jeune Maximof de K... n'auriez-vous pas encore quelques esclaves aussi jolies que celles-là ?

Il désignait trois jeunes filles qui prenaient les plats et les assiettes vides des mains du valet de chambre, et qui étaient en effet fraîches et séduisantes, avec leur teint éclatant de blancheur et leurs longs cheveux blonds retombant en nattes sur leurs épaules. Le comte B... se leva et dit : Messieurs, Maximof a une idée excellente, je vais faire venir mes esclaves les plus jolies, Sacha va nous les amener, et vive le vin et l'amour, nous finirons gaiement notre souper. Puis, s'adressant à son valet de chambre, il ajouta : Tu as entendu, Alexis, va dire à Sacha qu'elle vienne et qu'elle amène avec elle les neuf plus jolies de mes filles de service; que les laides dorment en paix.

En entendant cela, les trois jeunes filles s'étaient enfuies, et Alexis restait muet, interdit.

— Me comprends-tu, animal, ou faut-il que je prenne ma canne pour t'ouvrir l'esprit ?

Alexis, sous cette menace, courba la tête et sortit; ces hommes alors se mirent à tenir des propos comme les Russes, sous l'empire de la boisson, savent seuls en tenir, des propos aussi crus que cyniques. Bientôt, un vieillard apparut, pâle, les yeux hagards; c'était Piétrus, le père de la belle Sacha.

— Ce n'est pas toi que j'ai demandé, c'est ta fille, lui dit durement son maître.

— Mais, seigneur, balbutia cet homme, Sacha ne peut venir ici à pareille heure !

— Depuis quand as-tu perdu l'habitude d'obéir ? Je t'ordonne d'aller la chercher.

Alexis rentrait, se tournant vers lui, il ajouta :

— Et toi, fais venir à l'instant les plus jolies filles du service; si elles ne sont pas là dans cinq minutes, tu recevras cent coups de knout.

Alexis sortit précipitamment, et bientôt il poussa, comme on pousse un troupeau, à coups de bâton, une dizaine de jeunes filles dans la salle à manger; elles entrèrent craintives, effarées, ne sachant pas ce qu'on leur voulait.

Mais les jeunes gens leur firent bientôt comprendre le danger qui les menaçait.

Cependant Piétrus était toujours là; il paraissait changé en statue de la Douleur.

— Vas-tu m'obéir, à la fin, chien d'esclave! s'écria B..., excité par le vin et par la colère.

— Mais, seigneur, c'est impossible!... Vous le savez, Sacha est pure, honnête, je ne puis la conduire ici au milieu de ces... Il n'osa achever.

— Ah! tu as l'audace de me résister... eh bien, dès demain, tu descendras des fonctions d'intendant à celles de gardeur de vaches.

— Que votre volonté soit faite, seigneur!

— Oui, tu garderas les vaches, tu iras pieds nus, mais en attendant tu vas aller chercher ta fille et lui recommander de n'être point assez imprudente pour imiter ta rébellion, sans quoi elle deviendra une simple fille de basse-cour.

Piétrus ne bougeait pas.

B... leva sur lui une grosse canne à pomme de fer...

— Si tu n'obéis pas, je te casse la tête, hurla-t-il, avec la fureur de l'ivrogne qu'on contrarie.

Le pauvre père pâlit, mais il resta immobile, se contentant de répondre : J'aime mieux mourir que de voir déshonorer ma fille.

La canne retomba si lourdement sur la tête du malheu-

reux, qu'il poussa un cri déchirant, le sang s'échappa à jet de sa blessure et lui mit un masque rouge sur le visage.

Cet affreux spectacle, au lieu de dégriser B..., ne fit qu'augmenter sa fureur, il allait frapper encore, mais ce cri avait retenti dans le cœur de Sacha ; elle arriva en courant, elle se précipita vers son père, essayant avec ses baisers et ses cheveux d'étancher le sang qui coulait de sa blessure ; elle était plus pâle qu'une morte, mais elle lançait sur son maître un regard brillant de haine.

Les invités du comte, très-occupés à faire violence à la pudeur de leurs victimes, ne s'étaient point dérangés : voir battre ou tuer même un esclave était une chose de si peu d'importance pour eux !

Les domestiques, attirés aussi par le cri de douleur qu'avait poussé Piétrus, étaient venus, mais ils restaient atterrés en dehors de la porte ; ils savaient qu'ils auraient payé de leur vie une intervention entre la fureur de leur maître implacable et sa victime.

B... voyant que Sacha faisait un rempart de son corps à son père, laissa retomber sa canne sans frapper.

— Alexis, dit-il, emmène le vieux Piétrus, et enferme-le dans sa chambre ; puis il s'approcha de la jeune fille, la prit par le bras pour l'attirer vers lui ; il approcha même son visage rendu hideux par l'ivresse et la lubricité de celui de la jeune fille, mais elle le repoussa avec horreur.

— Oh ! tu imites ton père ! eh bien, tu vas, toi aussi, faire connaissance avec ma canne.

Sacha se croisa les bras, et le regardant fièrement, elle dit : Tuez-moi, et mon dernier mot sera merci, car vous m'aurez délivré d'un maître cruel et injuste.

Le père essayait de se débarrasser d'Alexis, qui vou-

lait l'entraîner, afin de porter secours à sa fille... Déjà B... levait la canne sur elle; mais, soudain, il s'écria :

— Non, ce serait dommage; tu es belle, viens, je te pardonne. Tu seras ma maîtresse, tu auras le droit de battre, de tuer même tous mes esclaves, tu auras des toilettes plus riches que celles de nos grandes dames, viens !

Il la saisit brutalement dans ses bras et chercha à l'attirer vers le divan; Piétrus poussa un rugissement de douleur, et, par un effort surhumain, il se débarrassa d'Alexis et vint prêter aide à sa fille. B... le saisit à la gorge, puis le jeta violemment par terre, il roula comme une masse en se fendant la tête à l'angle de la table. Cette brutalité accomplie, le comte se saisit encore de Sacha ; elle était frêle, l'épouvante la paralysait, elle allait succomber ; d'autant plus que les amis du comte prêtaient main-forte en riant à leur amphitryon. Mais soudain, la jeune fille bondit, par un mouvement si imprévu et si vif, qu'elle échappa aux mains de ces hommes; elle s'empara d'un couteau et se l'enfonça dans le cœur; puis, le retirant sanglant, elle le jeta au visage de B... en lui disant : Bénie soit l'arme qui me sauve de toi, fils de chien !... et elle s'affaissa sur le parquet.

Depuis un instant, la cloche de la porte d'entrée était ébranlée par la main d'un visiteur sans doute peu habitué à attendre; un des domestiques étrangers à la maison s'empressa d'ouvrir, et sans se faire annoncer, le visiteur se dirigea vers la salle à manger, il apparut bientôt sur le seuil de la porte... il s'arrêta, et contempla cette scène sanglante et ignoble. C'était un vieillard à l'air austère, portant le costume de général, deux de ses aides de camp le suivaient.

— Monsieur le comte B... et vous tous messieurs, dit-il d'un air sévère, le moment est bien mal choisi pour

vous livrer à une orgie de sang et de débauche, car il n'y a plus d'esclaves en Russie.

— Plus d'esclaves ?

Ces deux mots furent répétés avec épouvante par les uns, et avec un saisissement de joie par les autres.

— Non, messieurs, ajouta le général H... gouverneur de Novgorod, il n'y a plus en Russie que des hommes libres, qui tous, à quelle classe qu'ils appartiennent, auront à répondre de leur crime devant des tribunaux réguliers; voilà la copie de l'ukase, par lequel Alexandre II affranchit tous les serfs.

Et il tendit un papier à B...

Piétrus tout sanglant, se souleva et il s'écria : Que Dieu soit loué et que notre bon père Alexandre soit béni, lui et toute sa descendance !

— Libération, libération ! s'écrièrent en chœur tous les esclaves.

Les seigneurs, dégrisés, tremblaient de peur...

Sacha se redressa ; de sa plaie béante s'échappait un flot de sang, et pourtant une joie sereine illuminait son visage. Oui, murmura-t-elle, que Dieu soit loué, il a enfin pris en pitié le pauvre peuple russe ; et toi, sois maudit B... ! ton âme est faite de boue immonde, le diable même refusera de la recevoir, lorsque tu rendras le dernier soupir ; puis elle dit : A genoux, mes frères et mes sœurs, et remerciez Dieu. Tous les esclaves s'agenouillèrent ; le général de H..., un noble et grand cœur, se mit, lui aussi, à genoux : Seigneur notre Dieu, notre maître, soyez glorifié à jamais pour votre ineffable miséricorde, et que notre czar bien aimé, Alexandre II, soit béni et lui et sa descendance ! La voix de la jeune fille s'éteignit, le dernier mot fut à peine articulé par elle ; elle essaya de faire le signe de la croix, mais sa main retomba inerte : elle était morte.

Piétrus était évanoui.

Les jeunes esclaves prirent Sacha dans leurs bras et l'emportèrent; les hommes emportèrent son pauvre père, et tous les esclaves quittèrent ce logis maudit sans dire un mot, mais en jetant un regard de mépris et de haine sur leur ancien maître.

Les invités s'éloignèrent à la hâte, inquiets de savoir ce qui se passait chez eux.

Le général de H... sortit sans tendre la main au comte B... qui bientôt se trouva seul dans son château, avec la crainte que ses victimes ne songeassent à la revanche.